

« avoir apprise en Égypte. Il y a donc tout lieu de croire que l'on n'avait point alors en Égypte d'autres idées sur l'antiquité des peuples existants, que celle que la Genèse présente (1). »

Une autre preuve que l'histoire de Moïse et la tradition sur la création du monde sont véritables, c'est que tous les peuples ont sanctifié le septième jour.

Moïse nous apprend que Dieu bénit et sanctifia le septième jour; aussi, depuis la création du monde, cet usage de sanctifier le septième jour de la semaine a été constamment observé.

Les patriarches avaient adopté l'usage de compter les jours de la semaine jusqu'à sept et de sanctifier le septième : c'était le jour du sabbat.

Noé demeura sept jours avant de sortir de l'arche; il attendit encore sept autres jours, et il envoya de nouveau la colombe hors de l'arche : elle revint à lui sur le soir; il attendit néanmoins sept autres jours, et il envoya la colombe qui ne revint plus à lui (2).

Les noces de Jacob durèrent sept jours; ses funérailles de même (3).

Moïse fit renouveler dans le désert la loi de sanctifier le septième jour, en mémoire de la création. « Car le Seigneur, disait Moïse au peuple juif, a fait en six jours le ciel, la terre, la mer et tout ce qui y est renfermé, et il s'est reposé le septième jour (4). »

L'usage de compter les jours de la semaine par sept a été observé chez toutes les nations. Et non-seulement les juifs et les chrétiens, mais encore les égyptiens, les grecs, les latins, les indiens, les chinois, les celtes, les germains, les gaulois, les peuples de la Grande-Bretagne, se sont toujours accordés à fêter le septième jour.

Josèphe et Philon ont avancé que le septième jour était un

(1) Recherches sur les assentiments faussés, p. 95, édit. de 1812, in-4.
(2) Genèse, ch. VIII, v. 10, 12.
(3) Genèse, ch. XXIX, v. 27; ch. I, v. 10.
(4) Exode, ch. XVI, v. 23; ch. XX, v. 11.

jour de fête, non-seulement pour une ville, ou pour un seul pays, mais pour tous les peuples du monde (1).

Après des témoignages si nombreux et si remarquables par leur exacte ressemblance et par leur admirable uniformité, comment ne pas admettre l'existence d'un Dieu créateur et principe de toutes les choses de ce monde? Et comment l'homme nierait-il le cri de sa propre conscience pour se jeter dans les absurdes systèmes de l'athéisme? Dieu existe; et s'il n'existait pas, a dit l'impie Voltaire, il faudrait l'inventer.

Recherchons maintenant quelle a été la croyance des nations touchant l'existence d'un Dieu; car si Dieu n'existe pas, s'il ne s'est pas révélé lui-même, les hommes de tous les pays et de tous les siècles ne s'accorderont point pour proclamer son existence.

3^e QUESTION.

Quelle a été la croyance des philosophes et des peuples anciens et modernes touchant l'existence et l'amitié de Dieu?

« Je crois en un seul Dieu, tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. »
(Symbole de foi de toutes les nations.)

L'enseignement le plus universel et le plus constant qui se présente dans l'histoire des traditions humaines, c'est l'enseignement de l'existence de Dieu. Et tout ce que le Christianisme enseigne touchant ce dogme fondamental de la religion, l'univers tout entier l'atteste; car parmi les bizarreries et les monstruosités qui forment la croyance de certains peuples, l'idée identique d'un Dieu unique et créateur est généralement répandue. Et, chose admirable! le premier article du symbole catholique est aussi le symbole de toutes les nations répandues sur la surface du globe : toutes confessent un Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

Aussi loin que puisse percer l'esprit de l'homme dans les sot-

(1) Josèphe, Histoire des juifs, liv. 1, ch. 1, num. 143.— Lévitique, ch. 11, v. 5, — Φιλονος, Ιουδαίου εις τα του Μουσαου;

venirs de l'antiquité, il trouve toujours et partout cette croyance manifestée par les adorations des peuples et par les témoignages de tous les auteurs des temps les plus reculés. Sans parler de Moïse, le plus ancien historien qui existe, et des autres écrivains hébreux, nous voyons Hérodote, le premier entre les historiens profanes, et tous ceux qui l'ont suivi, faire mention de la religion de tous les peuples dont ils parlent, quoiqu'ils remontent quelquefois jusqu'aux temps fabuleux. Il en est de même des poètes de la plus haute antiquité. Hésiode, Homère et tous les autres chantent la religion des peuples et en parlent comme d'une chose existante de tout temps. Il y a quelquefois des contradictions entre ces divers auteurs sur les mœurs, les lois, le gouvernement de ces peuples; il n'y en a point sur leur théisme. Aux écrivains nous pouvons joindre les monuments qui nous restent des temps antérieurs même à l'histoire. Les hiéroglyphes, les statues, les vases égyptiens, étrusques et autres, les ruines de plusieurs temples; tous ces témoins muets de la croyance des peuples sur l'existence de Dieu, attestent que l'homme de tous les siècles a eu une religion, comme il a eu un corps et une raison.

L'universalité de la tradition, concernant l'existence de Dieu, est encore attestée par les anciens philosophes qui avaient une vaste connaissance des opinions de tous les peuples.

Platon prouve l'existence de Dieu par le consentement unanime des grecs et des barbares. Il dit qu'il n'y a jamais eu personne qui, dans sa jeunesse jusqu'à sa vieillesse, ait persévéré dans l'opinion qu'il n'y a point de Dieu (1).

Suivant Aristote, « tous les hommes ont une idée de Dieu, et cette notion est transmise aux hommes par une tradition qui remonte à la plus haute antiquité (2). »

Cicéron, dans ses divers écrits, proclame l'universalité de cette tradition. « Ce qui donne la plus grande autorité à la croyance des dieux, c'est, dit-il, qu'il n'est pas de nation

(1) *De legibus*, lib. x.

(2) *De mundo*, cap. v.

« barbare, qu'il n'est pas d'homme abruti, qui n'ait cette notion dans l'esprit. Plusieurs à la vérité ont une fausse idée des dieux : c'est une suite des préjugés et des vices de la nature; mais tous croient à l'existence d'un être divin et d'une nature suprême; et cette opinion n'est imposée ni par la volonté des hommes, ni par des instructions, ni par des lois impérieuses.

« Or, en toutes choses, le consentement de toutes les nations doit être regardé comme la loi de la nature (1). » Et ailleurs, il dit encore : « Que cette croyance est commune à tous les hommes et parmi toutes les nations..... Quelle est la nature des dieux, ils l'ignorent; mais que les dieux existent, nul ne le nie (2). » Et il trouve des expressions toujours nouvelles pour proclamer la même vérité. « Entre toutes les nations, dit-il autre part, il n'en est point qui soit tellement inhumaine, tellement de fer, qu'elle ne sache pas qu'il doit y avoir un Dieu, bien qu'elle ne sache pas quelle est sa nature (3). »

Sénèque dit de même : « Il n'est point de nation tellement jetée hors de la civilisation et des lois humaines qu'elle ne croie à l'existence des dieux (4). »

Plutarque, après avoir attribué la fondation de l'univers à une intelligence suprême, ajoute que cette doctrine remonte jusqu'aux premiers temps, qu'elle n'est d'aucun auteur connu, et qu'elle a toujours été commune aux grecs et aux barbares (5). Il dit ailleurs que, si l'on veut parcourir la terre, on pourra trouver des villes sans murs, sans lettres, sans lois, sans maisons, sans richesses, sans monnaies, qui ne connaissent ni les gymnases, ni les théâtres; mais une ville n'ayant point de temples, point de dieux, ne faisant point usage de prières, de serments, d'oracles, n'implorant pas le bien par des sacrifices, et ne détournant pas les maux par des actes religieux, est ce que personne n'a jamais vu (6).

(1) *Tusculanes*, liv. 1.

(2) *De naturis deorum*, lib. ii.

(3) *De legibus*.

(4) *Épître* 117^e.

(5) *De Isir. et Osir.*

(6) *Adv. Col.*

Nous avons des témoignages plus démonstratifs encore dans les aveux qu'ont faits des hommes intéressés à contester cette vérité. Lucrèce loue Épicure d'avoir été le premier à combattre la religion parmi les hommes (1) : tous les hommes antérieurs à Épicure avaient donc une religion !

Lucien, autre ennemi de toute religion, introduit dans ses *Dialogues* Timoclès religieux, disant que s'il n'y a pas de dieux, tous les hommes sont trompés ; et Damis incrédule ne conteste pas le fait de cette universalité de doctrine ; il nie seulement la conséquence qu'en tire son adversaire (2).

Deux écrivains aussi éclairés que Lucrèce et Lucien n'auraient pas avoué que le théisme est la doctrine de tout le genre humain, si ce n'eût pas été une vérité reconnue de tous les peuples et de tous les siècles ; mais ne niant pas ce fait si contraire à leur système, ils en deviennent par là les témoins les plus irrécusables.

Sans multiplier inutilement les preuves de cette tradition universelle, ne suffit-il pas de lire dans les histoires les croyances publiques de tous les peuples de la terre ? L'universalité de ces croyances n'est pas seulement attestée par les mœurs, les cultes, les lois, les temples et les sacrifices des peuples ; elle l'est encore par les écrivains de tous les temps dont les témoignages sont l'expression de la tradition universelle, bien plus encore que l'expression de leur propre croyance.

En effet, tous n'entreprennent point de démontrer l'existence de Dieu par des raisonnements philosophiques, mais on voit toujours que tous la supposent, et que par conséquent elle leur est connue, sinon comme une vérité démontrée, au moins comme une tradition universelle. Ainsi toutes les autorités des écrivains anciens que l'on peut recueillir montrent qu'ils parlent de Dieu comme d'un être connu de toute la terre ; nulle part ils prétendent le révéler au monde ; et la manière affirmative dont ils parlent de son existence et de ses attributs fait assez entendre que leur langage s'adresse à des hommes qui en ont déjà la

(1) Livre I.

(2) Tragédie, *Jupiter*.

croyance. Par exemple, c'est attester la croyance universelle de Dieu, que de dire avec Xénophon qu'il faut l'honorer (1) ; avec Cratès qu'il répand ses dons sur les hommes d'une manière égale (2) ; avec Polybe qu'il protège ceux qui souffrent pour la justice (3) ; avec Caton d'Utique que sa manière d'agir avec les hommes est impénétrable (4) ; avec Lénon que la vie criminelle d'un libertin ne saurait lui être cachée (5) ; avec Plîne qu'il ne peut se porter à ce qui est contraire à la raison (6) ; avec Tacite qu'il punit les injures qu'il reçoit des hommes (7) ; avec Simonide qu'il est d'une nature incompréhensible (8) ; avec Tite-Live que dans nos calamités nous devons mettre en lui notre confiance (9) ; et ces sortes d'autorités sont infinies par leur nombre. Juvénal nous avertit de remettre nos besoins entre les mains des dieux (10). Claudius s'écrie que rien n'échappe à la Providence (11). Les dieux veulent que nous pensions toujours à la mort, dit Martial (12). Perse demande que nous leur offrions, non de l'or, mais un cœur pur (13). Libanius enfin nous parle merveilleusement des bienfaits de Dieu envers les hommes, de la vengeance qu'il exerce sur les méchants, et de l'obéissance qui est due à ses ordres (14).

Ce n'est pas seulement chez les grecs et chez les romains qu'on trouve le dogme de l'existence de Dieu ; cette croyance s'est transmise fidèlement à toutes les nations dont les noms nous sont parvenus.

Les anciens perses avaient au-dessus du dieu Arimane et du

(1) *Mém.*, lib. II.

(2) Diogène-Laërtè, livre VI.

(3) *Histoires*, livre III.

(4) Apud Platonem.

(5) Apud Valerium Maximum.

(6) Livre II.

(7) *Annales*, livre I.

(8) Cléon, *de naturâ deorum*.

(9) *Hist.*, lib. VII.

(10) *Satyre* IX.

(11) In Ruffo, lib. I.

(12) In Statum, lib. I.

(13) *Satyre*.

(14) *Declam.*, t. I.

dieu Oromase, le dieu éternel, le grand dieu, l'être suprême, premier principe de toutes choses, auquel ils donnèrent le nom d'Ormud (1).

Le *Zend-Avesta*, livre sacré des disciples de Zoroastre, montre l'homme et la femme sortant des mains de Dieu, dans un état de pureté céleste, placés dans un lieu de délices; l'ancien serpent les trompe, leur apporte des fruits; ils en mangent, et soudain ils perdent tous les avantages dont ils jouissaient, etc., etc.

Les égyptiens publiaient Dieu « avant tous les êtres, incompréhensible, père de toutes les essences. »

Les gaulois, les bretons, les celtes, les germains, les étrusques rendaient hommage « au Dieu suprême. »

Les indous appellent Brahma « l'être par excellence, l'être absolu, éternel et créateur (2). » Les livres indiens *Pouranas* nomment Adam *Adimo*, ce qui veut dire le premier, et sa compagnie *procrété*, ce qui signifie la même chose que *heva* en hébreu, c'est-à-dire *donnant la vie*. Ils représentent Adam et Ève dans un magnifique jardin, au sein du bonheur; ils parlent de l'arbre dont les fruits devaient donner l'immortalité, du fameux serpent, du poison qui fut alors répandu sur la terre. Les indiens ont un autre dieu qu'ils nomment *Wishnou*; ils le regardent comme le plus puissant des habitants des cieux, et le rendent célèbre par ses neuf métamorphoses, sous lesquelles il a déjà paru, disent-ils, dans le monde. Il doit y paraître pour la dixième fois. Ne serait-ce pas Jésus-Christ?

Les Chinois nomment leur dieu « l'Être existant, l'Être tout-être, *Tou-Yeou*. » Les *Kings*, ou livres sacrés de la Chine, qui contiennent la doctrine et la morale de Confucius, disent que l'homme ayant mangé du fruit défendu, il perdit l'intelligence; étant dégénéré, les animaux, qui lui obéissaient, lui déclarèrent la guerre. De là leur vieux proverbe : « N'écoute pas la femme. » Mais où trouverait-on une preuve plus claire et plus précise de la croyance des Chinois touchant l'existence de Dieu, que dans la pièce suivante, faite par l'empereur Tao-Kouang, en 1852, à

(1) *Zend-Avesta*.

(2) *Relations des missionnaires danois*.

l'occasion d'une grande sécheresse qui désolait l'empire? « Moi, le ministre du ciel, placé au-dessus de la race humaine pour la gouverner, je suis responsable de l'ordre du monde et de la tranquillité de l'empire. Dévoré de chagrin, tremblant d'anxiété, je n'ai pu ni dormir, ni manger; et pourtant aucune averse copieuse n'est encore tombée..... je me demande si, dans les sacrifices, j'ai été négligent? si l'orgueil et la prodigalité se sont glissés dans mon cœur? si j'ai prêté peu d'attention aux affaires de mon gouvernement? si j'ai proféré des paroles irrévérencieuses et mérité le blâme? si l'on a observé les lois de l'équité dans la répartition des récompenses et dans l'application des peines? si, en élevant des mausolées et en établissant des jardins, j'ai opprimé le peuple et fait des dégâts dans les propriétés? si, dans la nomination des fonctionnaires, je n'ai point choisi des gens capables, et rendu par là le gouvernement vexatoire pour le peuple? si l'opprimé n'a pas trouvé des moyens d'appui? si les largesses octroyées aux malheureuses provinces du Sud ont été distribuées convenablement, ou si l'on a laissé les indigents mourir dans les fossés? Prosterné, je supplie le ciel impérial de me pardonner mon ignorance et ma stupidité; car des myriades d'innocents sont perdus à cause de moi, à cause d'un seul homme. Mes péchés sont si nombreux que je n'espère point échapper à leurs conséquences. » Un homme qui ne croirait pas en un Dieu, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime, tiendrait un langage bien différent.

Les thibétains reconnaissent un Dieu « existant par lui-même, qui a tout créé. » Leurs livres sacrés font mention de la chute de l'homme par un fruit dont il mangea, de la connaissance de sa nudité qui lui fut révélée par ce fruit, de la dégradation, etc.

Les chaldéens, les assyriens, les phéniciens, les chananéens, les arabes, les peuples du Nord perdus dans leurs forêts, les habitants d'Afrique errants au milieu de leurs déserts, tous les peuples qu'on aperçoit dans les vieux monuments y apparaissent avec leurs autels et leurs dieux, avec leurs sacrifices et leurs

expiations, par conséquent avec la croyance d'une divinité quelconque.

Nous trouvons la même foi parmi les peuples les plus sauvages. Il n'y a jamais eu aucun barbare, dit Elien, qui n'ait respecté la divinité, ou qui ait révoqué en doute s'il y a des dieux, et s'ils prennent soin des choses d'ici-bas. Jamais aucun homme, soit indien, soit celtte ou égyptien, n'a pensé sur cette matière comme Éméris le messénien, Diogène le phrygien, Happon, Diagoras, Sosias, Épicure. Ces peuples, tombés depuis des temps si reculés dans un état d'ignorance et de brutalité, ne devraient-ils pas, ce semble, avoir perdu le souvenir de toutes les traditions de la société? Cependant la croyance de Dieu a survécu à leur profonde barbarie; et les voyageurs l'ont retrouvée dans toutes les contrées les plus ignorées de l'ancien et du nouveau monde.

Le père Tachart affirme que dans une conférence qu'il eut avec les principaux de la nation des hottentots, il reconnut qu'ils croyaient à l'existence d'un Dieu (1); et cette opinion est confirmée par M. Kolben qui, ayant passé plusieurs années au Cap, s'instruisit profondément de leur religion et de leurs mœurs.

Les voyageurs rapportent de même l'espèce de sacrifice et de prière que les nègres de Guinée adressent à leurs divinités (2).

Les habitants du Ceylan reconnaissent un Dieu souverain qui avait d'autres dieux sous ses ordres (3).

Les peuples d'Amérique, selon le récit de Joseph Acosta (4), avaient la croyance d'un Dieu, maître souverain de toutes choses et parfaitement bon.

Le père Lafitau observe que les sauvages reconnaissent un être ou esprit suprême, quoiqu'ils le confondent avec le soleil, auquel ils donnent le titre de grand esprit, d'auteur et d'arbitre de la vie (5).

D'autres peuples d'Amérique avaient une idée plus parfaite de

(1) *Relations du Cap de Bonne-Espérance*, t. I, ch. VIII.

(2) Salmon, *Relations de Guinée*.

(3) Voir Knaur.

(4) *De prac. ind. ant. et lib.*, v.

(5) *Mœurs des sauvages*.

la divinité. Garcilasso de la Vega nous apprend qu'avant l'arrivée des incas au Pérou, les sauvages, habitants de ces contrées, croyaient qu'il existait un Dieu suprême, auquel ils donnaient le nom de *Pacha-kamaek*; ils disaient qu'il donnait la vie à toutes les choses; qu'il conservait le monde; qu'il était invisible, et qu'ils ne pouvaient le connaître (1).

Qui comptera les voix qui s'élèvent ainsi par toute la terre pour proclamer cette universelle croyance des hommes? On la trouve partout, dans les monuments publics, dans les livres des historiens, dans les rêveries des philosophes, dans les fictions des poètes; et ce serait une recherche curieuse et digne à la fois de frapper l'attention des vrais philosophes, que celle de tous les témoignages épars dans les ouvrages les plus différents par leur objet et par la pensée de leurs auteurs, en faveur de cette immortelle tradition du genre humain, qui, remontant à l'origine des sociétés, les suit dans leur développement, et ne les abandonne pas même dans leur barbarie.

Cette croyance générale et constante prouve invinciblement l'existence de Dieu; ce consentement universel a une autorité absolument décisive. D'abord, il faut qu'un homme ait entièrement perdu la raison pour soutenir qu'il peut seul, et par ses seules lumières, contrebalancer l'autorité du genre humain. Qui oserait substituer sa raison particulière à la raison générale, et se donner soi-même comme infallible, tout en révoquant en doute l'infailibilité des hommes de tous les temps et de tous les pays? Si l'on suppose que le genre humain tout entier ait pu être trompé dans ses croyances, il faudra conclure rigoureusement que rien n'est certain pour l'homme; qu'il est jeté sur la terre par je ne sais quel être maléfaisant qui a voulu se jouer de son intelligence, et le livrer aux rêves et aux chimères de son esprit. Alors, par conséquent, il serait superflu de chercher à découvrir la vérité; on n'aurait aucun moyen de s'assurer que chaque croyance n'est pas une illusion, que chaque réalité n'est pas un prestige des sens. Qui pourrait dire qu'il est certain d'une

(1) Leland, *nouvelles démonstrations évangéliques*, 1^{re} partie, ch. II.

chose, si l'on parlait du principe qu'il est des choses où tous les hommes ont pu toujours croire l'erreur? Et lorsque l'univers tout entier se trompe, où est la raison qui oserait affirmer qu'elle seule ne se trompe pas? Et sur quoi se fonderait-elle? où serait l'autorité de son témoignage? qui serait contraint de le croire? La doctrine générale et constante de tous les peuples a été regardée par les plus beaux génies, comme une marque certaine de la vérité.

Aussi, Platon prouve l'existence de Dieu par le consentement des grecs et des barbares. Cicéron proclame qu'entre toutes choses le consentement des nations doit être regardé comme la voix de la nature (1). Il vaut mieux, dit Pline, croire l'universalité que le particulier : le particulier peut se tromper et être trompé; mais personne ne trompe l'universalité, et l'universalité n'a jamais trompé personne (2). Sénèque donne le sens commun, l'universalité d'une croyance, comme l'indice certain de la vérité; il établit l'existence de Dieu par la croyance du genre humain (3). Ainsi, la doctrine unanime de toutes les nations et de tous les temps prouve invinciblement l'existence de Dieu.

Le dogme de l'unité d'un être éternel, indépendant, créateur, du vrai Dieu, en un mot, s'est aussi conservé chez tous les peuples. Les païens, il est vrai, adoraient soit des esprits intermédiaires, soit des hommes; mais ils ne les confondaient pas avec le Créateur, avec le souverain arbitre du monde. « L'existence de Dieu, dit le savant Huet, d'une cause suprême, principe et fin de toutes choses, a été crue et enseignée si clairement et si constamment par l'antiquité tout entière; tous les peuples la proclament avec une si parfaite unanimité, qu'il semble impossible de ne pas reconnaître dans cet accord la voix même de la nature (4). » On va voir qu'il n'avance rien qui ne soit appuyé sur les monuments les plus authentiques.

« Il y a un Dieu au-dessus de la fortune et auteur de tous les

(1) *Taciturnes*, liv. 1, ch. 13.

(2) *Panegy. Troj.*, num. 62.

(3) *Eptre* 117.

(4) *Alnetan. quæst.*, lib. 11, cap. 1, p. 97.

« biens, dit Platon; il est très-juste de l'honorer principalement et de le prier, comme font tous les démons et les autres dieux (1). » Des dieux qui adorent un autre Dieu, qui lui adressent des prières, n'étaient pas apparemment confondus avec ce Dieu à qui l'on devait rendre un culte principal. Ailleurs, Platon l'appelle « le véritable seigneur de ceux qui jouissent de leur bon sens (2). » — « Ce Dieu, ami des hommes, préposa sur eux des démons d'une nature supérieure à la nôtre, qui, en tretenant la paix, la pudeur, la liberté, la justice, prévenaient les désordres et les séditions, et rendaient heureux le genre humain (3). » Ces démons, si clairement distingués du Dieu suprême, étaient au nombre des divinités qu'adoraient les païens, et Platon lui-même recommande de ne pas négliger leur culte. Du reste, il suffit de parcourir quelques-uns de ses ouvrages pour reconnaître combien l'idée qu'avaient les anciens de ces êtres intermédiaires, différait de celle qu'ils se formaient du souverain arbitre du monde. Ce même philosophe, à qui les anciens donnèrent le nom de *divin*, enseigne que l'univers « ayant commencé à nécessairement une cause, que cette cause est Dieu créateur et père de tout ce qui est bon, éternel, souverainement intelligent, le souverain monarque de tous les êtres, tout-puissant; que le monde qui renferme tous les êtres mortels et immortels est l'image de ce Dieu intelligible (4). » Anaxagore enseigne qu'une intelligence divine a créé le monde et en a ordonné avec sagesse toutes les parties (5).

Héraclite et Archélaüs professent la même doctrine (6).

Suivant Solon, « Dieu donne un heureux succès à celui qui fait

le bien : roi et seigneur de toutes choses et des immortels

même, nul ne l'égalé en puissance (7). »

Pythagore, Empédocle, Philolaüs, Ocellus, Lucanus, Timée

(1) *Epitome*.

(2) *De legibus*, lib. 10.

(3) *Ideen*.

(4) *In Tim.*

(5) *Diogène-Laërce, in Anaxagoram.*

(6) *Plutarch., de plac. philosoph.* — *Clem. Alexandr., admonit. ad gentes.*

(7) *Senten.*

de Locres, et tous les philosophes de l'école, reconnaissent « un
« seul Dieu, éternel, immuable, qui ne peut être vu que par
« l'esprit, qui a tout créé, et qui conserve tout par sa provi-
« dence. »

Aristote nous donne la même idée de la divinité. « Seule cause
« et seul principe de toutes choses, indivisible, incorporel, im-
« muable, souverainement parfait et intelligent, heureux, non
« par la jouissance d'aucun bien extérieur, mais par sa propre
« nature, Dieu possède en lui-même une vie et une éternité per-
« pétuelles, ainsi qu'une puissance infinie, on lui donne diffé-
« rents noms, quoiqu'il soit un. On l'appelle *zeus* et *dios*, comme
« pour exprimer que c'est par lui que nous vivons; *kronos*, d'un
« mot qui signifie le temps, pour marquer qu'il est de l'éternité
« à l'éternité (1). »

Thalès dit que « Dieu est le plus ancien des êtres; car il n'a
« point eu de commencement (2). »

Cicéron représente Dieu comme la raison souveraine, auteur
de tout ordre et de toute justice. « Comment le concevoir, dit-il,
« si on ne le conçoit éternel, comme une pure intelligence qui
« connaît tout et qui ment tout (3)? » — « De même qu'un Dieu
« éternel donne le mouvement au monde, qui est périssable en
« partie, dit-il autre part, ainsi une âme immortelle ment notre
« corps fragile. Il peut tout; il a tout fait, et tout lui obéit. En con-
« sidérant tant de merveilles, pouvons-nous douter qu'il n'existe
« une intelligence qui a créé ou qui gouverne l'univers (4). »

Suivant Quintilien, « Dieu est le père de tous les êtres et le
« créateur du monde (5). »

Suivant Sénèque, Dieu est un pur esprit, le maître de l'univers,
le principe de toutes choses, la cause des causes (6).

« Quel homme est assez insensé, assez stupide, dit Maxime

(1) *Métaphysique*, liv. 1, ch. 2; liv. XII, ch. 7. — *République*, liv. VII, ch. 1. —
De mundo, cap. VII.

(2) Diogène-Laërce, in *Thales*.

(3) *Tusculanes*, liv. 1, ch. 66.

(4) *Somm. Scipion*, ch. VIII. — *De natura deorum*, lib. III, et alibi.

(5) *Lib. 1*, cap. 16.

(6) *Pensées*.

« de Madaure, pour douter qu'il existe un Dieu suprême, éter-
« nel, père de tout ce qui est, et qui n'a rien produit d'égal à
« lui-même? Nous l'invoquons sous divers noms, parce que
« nous ignorons son nom propre. Nous le divisons par la pen-
« sée, et adressant des prières, pour ainsi dire, à chacune de
« ses parties, nous l'honorons ainsi tout entier (1). »

Et saint Augustin reconnaît que le Dieu dont parle Maxime
est celui que, « selon l'expression des anciens, les savants et les
« ignorants confessent avec une parfaite unanimité (2). »

Frappé de cet accord, Maxime de Tyr observe que « si l'on
« interrogeait tous les hommes sur le sentiment qu'ils ont de la
« divinité, on ne trouverait pas deux opinions différentes entre
« eux; que le scythe ne contredirait point ce que dirait le grec,
« ni le grec ce qu'avouerait l'hyperboréen..... Dans les autres
« choses, les hommes pensent fort différemment les uns des
« autres..... Mais au milieu de cette différence générale de sen-
« timent sur tout le reste, malgré leurs disputes éternelles, vous
« trouverez par tout le monde une unanimité de suffrages en
« faveur de la divinité. Partout les hommes confessent qu'il y a
« un Dieu, le père et le roi de toutes choses, et plusieurs dieux
« qui sont les fils du Dieu suprême, et qui partagent avec lui le
« gouvernement de l'univers. Voilà ce que pensent et affirment
« unanimement les grecs et les barbares, les habitants du conti-
« nent et ceux des côtes maritimes, les sages et ceux qui ne
« sont pas (3). »

Dion Chrysostome pensait comme Maxime de Tyr. « La croyance
« des dieux, dit-il, et principalement de celui qui préside à
« toutes choses, est commune à tout le genre humain, tant aux
« grecs qu'aux barbares (4). »

Ces témoignages prouvent suffisamment que la tradition de
l'unité de Dieu s'est toujours conservée chez les anciens. Comme
on pourrait croire que le peuple ignorait cette doctrine des phi-

(1) *Epist. ad August. inter epistolat.*, 16.

(2) *Ibid.*, *epistola* 17.

(3) *Diss.* 1.

(4) *Orat.* 12.

losophes, nous allons montrer que les poètes que tout le monde lisait, et qui se conformaient aux croyances vulgaires, enseignaient sur ce point la même doctrine que les philosophes.

On lit dans les *hymnes* d'Orphée : « L'univers a été produit par Zeus. A l'origine, tout était en lui, l'étendue éthérée et son élévation lumineuse, la mer, la terre, l'Océan, l'abîme du Tartare, les fleuves, tous les dieux et toutes les déesses immortelles, tout ce qui est né et tout ce qui doit naître; tout était renfermé dans le sein suprême (1). »

Εἰς τὸν ἀόριστον, ἐνὸς ἕνους πᾶσα τέκταιται.

Il naquit de lui-même, et tout est né de lui.

Ce beau vers d'Orphée a été cité dans toute l'antiquité et répété dans tous les mystères.

Orphée proclame aussi l'unité de Dieu qu'il définit presque dans les mêmes termes que saint Jean. « Zeus est le premier et le dernier, le commencement et le milieu, de qui toutes choses tirent leur origine, et l'esprit qui anime toutes choses, le chef et le roi qui les gouverne. » Quelque étonnant que soit ce passage, son authenticité ne saurait être douteuse, puisque Aristote le cite et le commente (2).

Nous trouvons la même doctrine dans Homère; il proclame un Dieu très-grand, très-glorieux, très-sage, très-redoutable, le père et roi des hommes et des dieux, qui le reconnaissent pour leur souverain et lui adressent leurs prières. Assis au-dessus d'eux, il habite le plus haut sommet de l'Olympe; ses décrets sont irrévocables, et il les cache quand il lui plaît aux dieux mêmes. Il a créé la terre, le ciel, la mer et tous les astres qui couronnent le ciel. »

Après avoir parlé des dieux célestes et terrestres « nés dès le commencement et qui engendrèrent ensuite d'autres dieux », Hésiode célèbre le Dieu suprême « père des dieux et des hom-

(1) *Ap. Procl.* in *Plat. tim.*

(2) *Aristote, de mundo*, cap. VII.

mes, le plus puissant, dit-il, et le plus grand des dieux (1). « Roi des immortels, » qui le reconnaissent pour leur maître (2).

Honoré principalement, selon Théognis, à cause de son pouvoir souverain, tout lui est soumis; il règne sur l'univers, et il connaît les pensées et le fond du cœur de chaque homme (3).

Dans la vérité, dit Sophocle, il n'y a qu'un Dieu qui a fait le ciel, et la terre, et la mer azurée, et les vents impétueux (4).

Pindare, Phoclyde, Euripide, Eschyle, reconnaissent aussi et proclament un Dieu unique, éternel, tout-puissant, créateur des dieux et des hommes.

On voit dans les poètes latins, comme dans les poètes grecs, un Dieu unique, père des dieux et des hommes, éternel, tout-puissant, qui a créé le monde et qui le gouverne par sa providence.

Ovide peint le Dieu créateur, *opifex rerum*, démêlant le chaos à l'origine du monde (5).

Virgile l'appelle le père et le roi des dieux et des hommes : *Divum pater atque hominum rex...* O pater, ô hominum divinique æterna potestas (6); autre part, il le désigne l'esprit vivifiant qui anime l'univers (7).

Horace l'appelle le maître de toute la nature, et dont rien n'approche dans toute l'étendue des êtres (8).

Le titre de *Deus optimus* n'a jamais été donné par les romains qu'au seul Jupiter, qu'ils désignaient du nom de père des dieux et des hommes : *Hominum sator atque deorum*.

Quant aux peuples que les grecs et les romains appelaient barbares, il n'est pas moins certain qu'ils croyaient à l'unité d'un être supérieur.

(1) *Theogon*, sub init.

(2) In *Euseb. præpar. evang.*, lib. XII, cap. 13.

(3) *Sentent.* v. 709, 721, 365, 368, 781. — Gnomiæci, poète grec, p. 16, 50, ed. Bruckii.

(4) In *Euseb. præpar. evang.*, lib. XII, cap. 13.

(5) *Métamorphoses*.

(6) *Enéide*, livre 1, v. 69; livre 11, v. 618; livre X, v. 2, 19, 743.

(7) *Egl.* 3.

(8) Livre 1, ode 12.

La doctrine des égyptiens, au sujet de l'unité de Dieu, ne peut être contestée, puisque Solon, Thalès, Pythagore, Platon, qui ont eux-mêmes enseigné si clairement cette unité, étaient allés s'instruire en Égypte des anciennes traditions religieuses, ainsi que Plutarque nous l'apprend (1).

« Selon les égyptiens, dit Jamblique, le premier des dieux a existé seul avant tous les êtres. Il est la source de toute intelligence et de tout intelligible. Il est le premier principe, se suffisant à soi-même, incompréhensible, le père de toutes les essences (2). »

Les habitants de la Thébaidé, au rapport de Plutarque, ne reconnaissent point d'autre dieu que le Dieu éternel qu'ils nommaient Kneph (3).

Anquetil du Perron a prouvé que les perses reconnaissent l'unité de Dieu, créateur de l'univers.

C'est aussi le sentiment du savant Hyde (4).

Suivant Moshin-Pani, « la religion primitive des perses fut une croyance dans un Dieu suprême qui a fait le monde par sa puissance et le gouverne par sa sagesse (5). »

« Dieu, dit Zoroastre, existait de toute éternité, et était, comme l'infini du temps et de l'espace. Il y avait dans l'univers deux principes, le bon et le mauvais : l'un se désignait sous le nom d'*Hormuzd*, ce qui dénotait l'agent principal de tout ce qui est bien ; et l'autre *Arimane*, le seigneur ou chef du mal. Les agents d'*Hormuzd* cherchaient à conserver les éléments, les saisons et l'espèce humaine, que ceux d'*Arimane* cherchaient à détruire ; mais le principe du bien, le grand *Hormuzd* était seul éternel, et devait à la fin des choses prévaloir (6). »

Il subsiste encore aujourd'hui quelques restes du magisme et de la religion de Zoroastre parmi les guèbres. Selon Chardin,

(1) *De Isir. et Osir.*

(2) *De myst. égypt.* — Eusèbe, *préparat. évangél.*, lib. II, cap. 2.

(3) *De Isir. et Osir.*

(4) *De la religion des anciens perses.*

(5) *Hist. de Perse*, par sir John Malcolm, t. I.

(6) *Zend Avesta.* — Plutarque, *de Isir. et Osir.*

dont le témoignage est confirmé par Mandeslo, « ils tiennent « qu'il y a un être suprême qui est au-dessus des principes et des causes ; ils l'appellent *Yerd*, mot qu'ils interprètent par celui « de Dieu, ou d'âme éternelle (1). »

Rien n'efface de l'esprit des peuples cette grande et consolante idée ; elle brille encore au sein même de l'ignorance la plus profonde et ne s'éteint que dans les ténèbres d'une science orgueilleuse et corrompue.

Les chananéens adoraient le vrai Dieu, lorsque Abraham vint dans leur pays. Ce que la *Genèse* raconte de Melchisédech, roi de Salem, d'Abimélech, roi de Gérare, ne permet pas d'en douter. Lorsqu'ils tombèrent dans le polythéisme, Philon de Biblos atteste qu'ils avaient un dieu nommé *Elioum*, terme qu'il rend par celui de Très-Haut.

Les anciens arabes pensaient comme les chananéens. Job, les rois ses amis, Jéthro, beau-père de Moïse, reconnaissent le vrai Dieu ; preuve certaine que telle était en ce temps la religion des arabes, parmi lesquels ils vivaient. Lorsque Mahomet s'éleva en prophète, les arabes ne reconnaissaient encore qu'un Dieu suprême, créateur et maître de l'univers ; mais ils honoraient les étoiles fixes, les planètes, les anges et les images comme des divinités inférieures dont ils imploraient l'intercession, les regardant comme des médiateurs auprès de Dieu. C'est de cette idolâtrie, de ce culte des divinités inférieures, que Mahomet détourna ses compatriotes, établissant chez eux le culte du seul vrai Dieu.

L'auteur de l'*Esour-Védan* enseigne également l'unité de Dieu, qui a tout créé et qui existait seul avant tous les temps. Éternel, immuable, il est la pureté même. Il est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Maître du monde, le Père des hommes, et n'a ni maître, ni égal, ni père, ni naissance. Seul, il possède toutes les perfections ; seul, il mérite notre amour et nos témoignages ; et quoique invisible de sa nature, tout publie sa puissance et sa grandeur (2).

On trouve la même croyance chez les chinois. « La religion de

(1) Voyages de Chardin, t. IX.

(2) *Esour-Védan*, livre I, ch. 3 ; livre III, ch. 6 ; livre IV, ch. 3 ; livre VI, ch. 1.

« la Chine, dit le père Prémare, est toute renfermée dans les
« Kings. On y trouve, quant à la doctrine fondamentale, les
« principes de la loi naturelle, que les anciens chinois avaient
« reçus des enfants de Noé, ils enseignent à connaître et à ré-
« véner un Être suprême. L'empereur y est tout ensemble roi et
« pontife, comme étaient les patriarches avant la loi écrite.....
« Il n'y a proprement que cette religion qu'on puisse appeler
« Ju-King, religion de la Chine. Toutes les autres sectes répân-
« dues dans l'empire sont regardées comme étrangères, fausses
« et pernicieuses, et elles n'y sont que tolérées (1). »
« Aussi voyons-nous d'abord les chinois, dit de Guignes, adorer
« l'Être suprême sous le nom de *Chang-Ty*, de *Hoang Tien* et de
« *Tien*, et lui offrir des sacrifices sur les hauteurs et dans les
« temples..... La morale se réduisait alors aux deux vertus ap-
« pelées *Gin* et *Y*; la première exprimait la vertu envers Dieu
« et les parents, ou la bonté envers les hommes; et la seconde
« signifiait l'équité et la justice (2). »

Les chinois disent aussi de l'Être suprême qu'il est *Tsè Yeou*,
l'Être existant par lui-même; *Tou Yeou*, l'Être tout être; qu'il
est un, simple, immuable, bon, miséricordieux, puissant, juste
et sage; qu'il a tout fait; qu'il a soin de tout; qu'il voit tout;
qu'il punit et récompense tout; qu'il est un pur esprit, la vérité,
la vie; qu'il est roi, seigneur et père. « Il n'y a aucun de ces
« divins attributs, qu'on ne voie clairement marqué dans les an-
« ciens livres de la Chine, appelés *Kings* (3). »

On ne doit pas s'imaginer que cette doctrine soit rejetée ou
ignorée par les idolâtres de la Chine. Partout le Paganisme allie
la croyance d'un Dieu suprême avec le culte des esprits ou des
divinités subalternes. Il paraît même que des sectes, livrées au-
jourd'hui à ce culte impie, n'adoraient originairement qu'un
seul Dieu. De Guignes a donné des extraits d'un ouvrage très-
ancien, attribué à Lao-tse, et qui renferme toute la doctrine de
l'école de *Tao*. « Le *Tao* est la seule divinité dont il y soit fait

(1) Lettres édifiantes, t. XXII, p. 177, édit. de Toulouse, 1811.

(2) Voyages à Pékin, t. I, p. 350.

(3) Lettres édifiantes, t. XXII, p. 17 et 180.

« mention. Lao-tse dit que le *Tao* n'a point de nom; qu'on ne
« peut le connaître; qu'il est le principe du ciel et de la terre,
« la mère de tous les êtres; qu'il est incompréhensible et très-
« intelligent (1). »

Dans un ouvrage intitulé : *Tsing-Tsing-King*, ou *Livre de la*
parfaite Pureté, Lao-tse parle ainsi de la perfection de *Tao*.
« Le grand *Tao* n'a point de corps; il a produit et il entretient
« le ciel et la terre. Le grand *Tao* n'a point de mouvement, et
« c'est lui cependant qui fait marcher le soleil et la lune. Le
« grand *Tao* n'a point de nom, et c'est lui qui fait croître et qui
« nourrit toutes choses. J'ignore son véritable nom. Le vrai sec-
« tateur de *Tao* doit s'attacher à acquérir toutes ses perfections :
« ce n'est que par là qu'il peut devenir un *chin* ou génie (2). »

Ces divers témoignages ne laissent aucun doute sur la croyance
des chinois; mais nous en avons encore un monument plus re-
marquable, en ce qu'il nous fait connaître avec une pleine cer-
titude la doctrine publique, et pour ainsi dire la doctrine légale
du gouvernement de la Chine, si respectée par tous ses ha-
bitants.

Plusieurs princes de la famille royale ayant embrassé le Chris-
tianisme, furent déferés aux tribunaux. L'empereur, dans une
instruction que le père Parennin nous a conservée, prescrivit
lui-même aux juges la manière de procéder dans cette affaire
importante, et jusqu'aux discours qu'ils devaient adresser aux
nouveaux chrétiens, pour essayer de les ramener à la religion
des *Mant-Cheoux*. Les juges rendant compte à l'empereur de
l'exécution de ses ordres, dans un écrit authentique qui ressem-
ble aux actes des premiers martyrs, s'expriment en ces termes :
« Nous, vos sujets, nous nous sommes transportés dans la pri-
« son d'Ourtchen (un des princes chrétiens), et nous lui avons
« dit : Le Seigneur du ciel et le ciel, c'est la même chose; il n'y
« a point de nation sur la terre qui n'honore le ciel. Les *Mant-
« Cheoux* ont dans leur maison le *Tiao-Chin* pour l'honorer.

(1) Essai historique de l'étude de la philosophie chez les chinois, dans les Mémoires
de l'Académie, t. LXXI, p. 24.

(2) Idem, p. 29.

« Vous qui êtes *Mant-Cheoux*, vous suivez la loi des européens,
« et vous vous êtes, dites-vous, senti porté à l'embrasser à cause
« des dix commandements qu'elle propose, et qui sont autant
« d'articles de cette loi : apprenez-nous ce qu'ils prescrivent.

« Ourtchen a répondu : Le premier ordre ordonne d'honorer
« et d'aimer le Seigneur du ciel ; le second défend de jurer par
« le Seigneur du ciel ; le troisième veut qu'on sanctifie les jours
« de fête en récitant les prières, et en faisant les cérémonies pour
« honorer le Seigneur du ciel ; le quatrième commande d'honorer le roi, les pères et mères, les anciens, les grands, et
« tous ceux qui ont autorité sur nous ; le cinquième défend
« l'homicide et même la pensée de nuire aux autres ; le sixième
« oblige à être chaste et modeste et défend jusqu'aux pensées
« et aux affections contraires à la pureté ; le septième défend
« de ravir le bien d'autrui, et la pensée même de l'usurper in-
« justement ; le huitième défend le mensonge, la médisance,
« les injures ; le neuvième et le dixième défendent de ravir la
« femme et le bien d'autrui. Tels sont les articles de la loi à la-
« quelle j'obéis : je ne puis changer.

« Nous avons dit : Ces dix commandements se trouvent dans
« tous nos livres, et il n'est personne qui ne les observe, ou si
« quelqu'un les transgresse, on le punit de la manière que la loi
« prescrit (1). »

Au temps de César et de Tacite, les gaulois, les germains et les scandinaves reconnaissaient un Dieu suprême, éternel, invincible, auteur de tout ce qui existe, à qui tout est soumis (2).

Celse, d'après Origène, dit que les druides des gaulois, qu'il appelle une nation très-sage, avaient les mêmes sentiments sur la Divinité que les juifs (3) ; et ceux-ci reconnaissaient un Dieu suprême, éternel et créateur du monde.

Le Dieu que les celtibériens adoraient n'avait point de nom : preuve certaine qu'il était unique ; car on ne donne de noms

(1) *Lettres édifiantes*, t. XX, p. 129, 130. — De Lamennais, *Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, t. III, p. 26.

(2) Tacite, *de moribus germanorum*.

(3) *Lib. 1.*

propres que lorsqu'il faut distinguer plusieurs êtres semblables. Il est fort croyable que ce Dieu unique était le vrai Dieu adoré par les celtes, qui, ayant passé en Espagne, et s'étant unis avec les ibères, avaient formé la nation des celtibères ou celtibériens.

L'*Edda*, poème islandais qui nous a transmis l'ancienne croyance des peuples du nord, contient la même doctrine. On y lit qu'il y a un Dieu « suprême maître de l'univers, auquel tout « est soumis et obéissant ; qu'il est l'auteur de tout ce qui existe, « l'Éternel, l'Être, vivant et terrible, scrutateur des choses ca- « chées, l'immuable ; qu'il a une puissance infinie, une science « sans bornes, une justice incorruptible. » Il y est défendu de représenter la Divinité sous une forme corporelle, on n'y admet pas qu'on la renferme dans une enceinte de murailles ; on y enseigne que ce n'est que dans les bois consacrés qu'on peut la servir dignement.

L'Islande, les anciens goths et les autres peuples septentrionaux ont tous reconnu un Être suprême, quoiqu'ils aient adoré aussi trois dieux principaux, que l'on pourrait mettre en parallèle avec autant de divinités grecques ou romaines ; savoir : Thor, qui est le Jupiter des romains ; Oden ou Woden, qui est leur Mars ; et Friga, qui est leur Vénus.

Le dogme de l'unité de Dieu n'était point inconnu aux américains. Ramusio assure que tous les américains croient l'existence d'un premier moteur, tout-puissant, éternel, invisible.

Les anciens idolâtres ont tous eu des dieux subalternes, qu'ils reconnaissaient pour vicaire ou lieutenants d'un Dieu suprême. Ce sentiment, moins extraordinaire que l'athéisme, a passé jusqu'aux idolâtres les plus sauvages. Les voyageurs assurent que les peuples du Canada et les autres sauvages de l'Amérique septentrionale craignent le diable, et qu'ils reconnaissent des génies jusque dans les choses inanimées ; cependant ils croient un Dieu « qui a créé toutes choses, quoiqu'ils disent qu'outre ce « Dieu, il y a un fils, une mère et le soleil, ce qui fait quatre. « Dieu, disent-ils encore, est par-dessus tout. Le fils et le soleil « sont bons, mais la mère ne vaut rien et les mange ; le père « n'est pas trop bon. »

Les virginiciens croient aussi plusieurs dieux de diverses conditions, et les soumettent à un Dieu supérieur.

Il semble que les floridiens reconnaissent le soleil pour dieu supérieur, en quoi leur culte se rapporterait à celui de plusieurs gentils, qui l'ont regardé comme le plus grand et le plus puissant de tous les êtres.

Le *Zemès* des indiens de l'île Espagnole était soumis à un être éternel, immuable, infini.

Nous pourrions produire un plus grand nombre de témoignages; mais il est suffisamment prouvé, ce nous semble, que tous les peuples ont reconnu un Être suprême, éternel, indépendant, créateur et modérateur de l'univers; que les dieux subalternes, inférieurs, ne concouraient au gouvernement du monde que comme ministres ou lieutenants d'un Être tout-puissant de qui ils dépendaient; ce qui fait évidemment allusion au ministère des anges, dont Dieu se sert dans l'administration du monde. Catholiques, protestants, philosophes, tous s'accordent sur ce point. Je vais, dit Beausobre, poser des principes que je ne prouverai pas à présent, parce qu'au fond ils sont assez connus. Ces principes sont : 1^o que les païens n'ont jamais confondu leurs dieux célestes ou terrestres avec le Dieu suprême, et ne leur ont jamais attribué l'indépendance et la souveraineté. Cette observation est non-seulement juste, elle est importante. Elle détruit l'objection qu'un philosophe moderne a poussée pour invalider l'argument très-solide de l'existence de Dieu que l'on tire du consentement des peuples. Le polythéisme, dit-on, a eu le consentement de tous les peuples. Cela est faux dans un sens, vrai dans un autre; mais le sens auquel cela est vrai n'affaiblit point l'argument en question. Si par polythéisme on entend plusieurs souverains indépendants, il est faux que les peuples aient jamais cru plusieurs dieux, ils se sont accordés dans l'unité d'un Dieu suprême; mais si par polythéisme on entend plusieurs dieux subalternes, sous un Dieu suprême et maître de tout, il est vrai qu'il y a eu un grand consentement des peuples là-dessus. 2^o Que les païens ont bien su que ces dieux n'étaient que des intelligences qui

tiraient leur origine du Dieu suprême, et qui en dépendaient comme étant ses ministres, ou que des hommes illustres par leurs vertus et par les services qu'ils avaient rendus au genre humain ou à leur patrie. 3^o Qu'à l'égard de ces derniers, les païens ont cru que ces grandes âmes, en dépouillant le corps mortel dont elles étaient revêtues, n'avaient pas dépouillé l'affection qu'elles avaient eue pour leur patrie ou pour le genre humain en général. 4^o Que le Dieu suprême avait permis à ces âmes généreuses de demeurer sur la terre, pour y veiller au salut des peuples qui avaient été les principaux objets de leur affection. 5^o Que ces saintes âmes habitaient dans les lieux où reposaient leurs cendres, préférablement à tout autre, et qu'il fallait les honorer surtout dans ces lieux-là (1).»

Voltaire s'exprime à cet égard d'une manière non moins formelle. « J'ose croire, dit-il, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un seul Dieu, et qu'ensuite la faiblesse humaine en a adopté plusieurs..... Les romains, ajoute-t-il, reconnaissent le *deus optimus, maximus*; les grecs ont eu leur *zeus*, leur Dieu suprême. Toutes les autres divinités n'étaient que des dieux intermédiaires; on avait placé des héros et des empereurs au rang des dieux, c'est-à-dire des bienheureux; mais il est sûr que Claude, Octave, Tibère et Caligula n'étaient pas regardés comme les créateurs du ciel et de la terre. En un mot, il paraît prouvé que, du temps d'Auguste, tous ceux qui avaient une religion reconnaissaient un Dieu suprême, éternel, et plusieurs ordres de dieux secondaires, dont le culte fut appelé depuis idolâtrie (2). »

Mais d'où vient cette expression universelle et constante de la conscience de tous les hommes en faveur de la divinité? C'est qu'à l'origine des choses, dit Tertullien, le Dieu qui créa l'univers se révéla en même temps que son œuvre, la création n'ayant eu d'autre but que la manifestation de la divinité. Quoique Moïse, postérieur de peu d'années au berceau du monde, semble avoir le premier consacré le Dieu de l'univers

(1) *Histoire du manichéisme*, t. II, liv. ix, ch. 4.

(2) *Dictionnaire philosophique*, article *idolâtrie*.

« dans le temple des saintes Lettres, ne vous imaginez point pour cela que la reconnaissance du vrai Dieu soit née avec le Pentateuque. En effet, les livres du législateur sacré ne sont que l'histoire de ce nom incommunicable, commençant dans le paradis avec Adam, loin qu'il faille dater sa promulgation de l'Égypte ou de Moïse. Voulez-vous une autre preuve? L'immense multitude du genre humain n'avait jamais entendu parler du prophète hébreu, encore moins de ses livres; elle connut cependant le Dieu de Moïse. Au milieu des ombres d'un paganisme qui obscurcissaient le règne de la vérité, les nations idolâtres distinguent l'Éternel de leurs vaines idoles, et le nomment de son nom : le Dieu des dieux. »

Dieu ne voulant pas rester entièrement étranger à ses créations, s'est donc révélé à l'homme, dès l'origine du monde; et la conscience de l'âme, ce don précieux du Créateur, qui depuis le commencement est toujours la même, n'a pas pu ne point proclamer dans l'univers entier l'existence d'un Dieu éternel, tout-puissant et créateur.

Mais puisqu'il existe un Dieu, principe de toutes choses et créateur de l'homme, ce Dieu qui a imposé des lois aux animaux, aux astres et à la matière, et qui s'est révélé lui-même à l'homme, sans quoi il n'aurait jamais été connu, ce Dieu a dû soumettre aussi l'homme à des lois, afin que cette créature n'adorât que le souverain maître, et fût un jour digne par sa pureté de contempler face à face le Très-Haut. Et ces lois, Dieu a dû les révéler à l'homme : nous allons le prouver.

6^e QUESTION.

Une religion révélée de Dieu est-elle nécessaire à l'homme?

Il n'y a point d'esprit assez pénétrant pour découvrir par lui-même des vérités aussi sublimes (celles de la religion), si on ne les lui montre pas; et cependant elles ne sont pas assez obscures pour qu'un bon esprit ne les comprenne parfaitement, lorsqu'on les lui montre.

CICÉRON, de Orat., lib. II, cap. 31.

Nous avons démontré la nécessité d'une religion, afin que l'homme fût contenu dans les limites d'une liberté raisonnable,

et qu'il ne pût abuser de ses facultés au détriment de ses semblables, ni les tourner à sa perte et à son malheur. Mais puisqu'il existe un Dieu, créateur de toutes les choses de ce monde, ce Dieu a dû révéler à l'homme les vérités qu'il eût été impossible à celui-ci de découvrir, s'il avait été abandonné à sa raison et à ses propres lumières. Et comment l'homme aurait-il su qu'il existe un Dieu, tout-puissant, éternel, créateur de l'univers, si Dieu ne s'était point révélé? A quoi l'homme aurait-il pu reconnaître que Dieu veut être adoré, si Dieu ne le lui avait point prescrit? Aurait-il connu la différence du bien d'avec le mal, si Dieu ne la lui avait enseignée? L'homme, abandonné à sa raison et à ses propres lumières, était incapable de reconnaître l'existence de Dieu et de se créer une religion. Aussi, la religion primitive est en même temps une religion naturelle et une religion révélée de Dieu; elle est naturelle, dans ce sens qu'elle est conforme aux besoins de l'humanité, à la nature de Dieu et à la nature de l'homme; et que, lorsque nous en sommes instruits, nous pouvons par les seules lumières de la raison, en sentir et en démontrer la vérité. Mais elle n'est point naturelle dans ce sens, qu'aucun homme soit parvenu par ses propres recherches à en découvrir tous les dogmes, tous les préceptes, et à les professer dans leur pureté : personne ne l'a connue, si ce n'est ceux qui l'ont reçue par la révélation ou par la tradition.

Une expérience générale, et qui date de six mille ans, doit nous convaincre que la raison humaine, privée du secours de la révélation, n'est qu'un aveugle qui marche à tâtons dans le plus grand jour; car, à proprement parler, la raison n'est rien autre chose que la faculté d'être instruit et de sentir la vérité, lorsqu'elle nous est proposée; mais ce n'est pas le pouvoir de découvrir toute vérité par nous-mêmes et par nos propres réflexions, sans aucun secours étranger. La raison n'est dans le fond que la connaissance d'un très-petit nombre d'objets; et nous sommes forcés de croire une infinité de faits aussi incompréhensibles pour nous que les mystères de la religion, sans qu'ils soient pour cela contraires à la raison. Ainsi, quand on parle à un aveugle-né des couleurs, d'un tableau, d'un miroir, d'une perspective et des